

**COLLOQUE SUR LES LITTÉRATURES AFRICAINES**  
**TURIN 19 / 20 JANVIER 2007**  
**THEME : « LE DESERT, ET APRES ? DE L'ORALITE A LA PAROLE ECRITE »**

**1<sup>ère</sup> Intervention de Werewere-Liking Gnepo**  
**« Du chant Mbéé au Chant Roman »**

À l'annonce du thème sur mon invitation, j'ai d'abord supposé qu'il s'agissait du désert d'écriture en tant que signes aptes à transmettre des messages... Et je me suis dit que je ne connais pas ce désert. Parce que là où je suis née, il y a toujours eu des signes pour véhiculer des messages, même s'ils ne se présentaient pas en forme d'alphabets mis à plat et alignés... Mais quand bien même il y aurait eu ce désert, et après ? Eh bien après, par la marche normale des peuples, (car même des accidents de parcours sont normaux) l'écriture nous est parvenue depuis assez longtemps pour nous dire qu'aucune situation fut-elle désertique n'est éternelle et qu'il y a toujours un après et nous y sommes... Aujourd'hui, à la parole écrite, une forêt de symboles...

Ensuite, « Le désert, et après » ?

Et s'il s'agissait juste de lieu géographique me suis-je demandée. Là aussi, en tant que marcheuse de fond, je me suis dit que là aussi, c'est une étape, et que la traversée est déjà une réalité.

Et après ? Eh bien, qu'il y a des savanes, des grasslands et des montagnes à traverser également, puis encore une forêt...

Là où j'ai une source et aurai également une sépulture, car moi j'appartiens à la forêt. Je suis une fille de la forêt pour y être née, et femme de la forêt pour m'y être mariée.

À ce niveau de mon intérêt sur le thème, j'en ai abordé le deuxième aspect, « de l'oralité à la parole écrite »... Le rapport m'est alors apparu évident entre l'après désert et la « parole écrite », au moins en ce qui concerne ma propre pratique de l'écriture et que je me fais le plaisir de partager avec vous ici, en remerciant le prix Grinzane Cavour qui nous en donne l'opportunité.

Revenant aux forêts de symboles à traverser, et dans celle où je suis née, j'ai été bercée par le chant Mbéé des femmes bassa, (chant des genèses qui ne raconte pas les faits ou les effets, mais plutôt les origines et causes de ces faits)

Plus tard, après avoir écrit des chansons, des pièces de théâtre, ce que j'ai écrit en matière de prose romanesque a été rapidement baptisé : « chant-roman » par mon éditeur d'alors. Car cette prose obéit au rythme et à la mélodie, lancinante et récurrente comme le chant mbéé, en plus de sa démarche éthique et philosophique.

Dans sa quête des causes de chaque phénomène, le chant Mbée place au centre de sa philosophie le problème de la vision ou de la perception de la divinité. « Les humains agissent comme ils perçoivent la divinité ». Et toutes les grandeurs et distorsions y trouvent leur première cause...

C'est une question de point de vue dans le sens de l'emplacement d'où l'on regarde, mais aussi de l'angle de vue, selon sa propre capacité à l'élargissement. J'espère que ceux qui me lisent comprennent ainsi la source de ces aspects éthiques et philosophiques de mon écriture et sur lesquels ils s'interrogent souvent mais dont le temps imparti ne nous permettra pas d'approfondir ici.

Contentons-nous donc d'aborder les aspects purement esthétiques en prenant quelques exemples concrets dans « *la Mémoire amputée* », parue aux éditions NEI, Abidjan 2004. Et nous en profiterons aussi pour répondre à la question récurrente suivante : pourquoi « chant roman »?

Mais d'abord, pour traiter de ce problème de la mémoire collective et individuelle systématiquement agressée depuis la traite des esclaves à aujourd'hui, je suis partie d'un proverbe énoncé en pays des savanes comme suit : « *Quand la mémoire va chercher du bois, elle ne ramène que le fagot qui lui plait* » et en pays de forêt on dit : « *Quand la mémoire va à la pêche aux digues, elle ne ramène pas que des goujons roses. S'il lui plait, elle peut aussi ramener des crabes poilus et des anguilles électriques* »...

Dans les deux cas, il y a un rapport de la mémoire à la marche. Elle doit aller... chercher... pêcher... À ce moment, une de mes chansons, intitulée : « *la marche, la destination et le destin* » a commencé à tourner dans ma tête... et ne m'a plus quittée jusqu'à la fin du roman, ne s'estompant que pour m'en rappeler d'autres, et ressurgissant à son gré, couplet après couplet. Un couplet s'est imposé comme chant 5 à la page 87, un autre comme chant 12, page 243, puis chant 13, page 273 et enfin, chant 15 à la page 335.

Il y a toujours une chanson en rapport avec les faits pour en interroger ou expliquer les causes : l'éducation, chant 3 page 43 ou Oh la là ! page 399 qui fait même partie d'un de nos albums et qui a eu un clip.

C'est cette pulsion incontournable du chant dans ma tête et dans mon cœur, qui fait de mon écriture romanesque ce qu'elle est et qui l'a faite désigner « Chant roman » par le premier éditeur de mes romans, et qui m'a suivie jusqu' alors. Donc, voilà une préoccupation de moins pour tous ceux qui étudient ou enseignent ma littérature, grâce à cette belle invitation du Prix Grinzane Carvour à ce colloque...

**2ème Communication de Werewere-Liking Gnepo**  
**« De nouvelles alternatives de promotion des littératures locales en Côte d'Ivoire à travers des prix et autres initiatives culturelles, en quête de synergies »**

Quand je suis invitée à intervenir dans des rencontres comme celle-ci, ce qui m'intéresse de plus en plus de communiquer, c'est l'impact des arts et littératures que je pratique. Une aînée dans la littérature, Maryse Condé, me disait à mes débuts, pour me conseiller la modestie : « Were, quand on dit que tu es écrivain, souviens-toi souvent que ça veut dire que tu écris en vain ». Et effectivement, au regard du peu d'impact des écrits sur nos populations par ailleurs fort à l'écart du fait littéraire, je me rappelais souvent le conseil de Maryse et si j'ai continué, c'est par l'obstination qui est un trait de ma nature et qui s'est nourrie du soutien sans faille de quelques personnes à travers le monde, qui ont aimé mes œuvres sans me connaître et qui ont fini par me faire croire que mon obstination valait la peine, ne serait-ce que pour elles.

Or, je suis d'une tradition où l'art doit participer de la vie active et quotidienne de la communauté et j'avais un peu mal quand même à cette inefficacité. Aussi, en marge de ma création d'œuvres d'arts et littéraires, je me suis beaucoup investie comme « opérateur culturel » pour utiliser un terme bien en vogue là-bas, et c'est plus à ce titre que je vais vous parler aujourd'hui. Car de cette place, je suis une observatrice très attentive de l'accueil par les populations des créations culturelles, et je vois mieux comment et combien celles-ci influencent les comportements et me donnent enfin une rassurante impression que rien des efforts que chacun de nous déploie, mais alors vraiment rien n'est vain. Aussi, je voudrais vous parler des nouveaux comportements autour des littératures en Côte d'Ivoire, mon pays d'adoption où je vis depuis bientôt 29ans et qui me poussent à profiter de cette tribune pour solliciter ou encourager de nouvelles formes de synergies et de soutiens, afin que ces initiatives puissent fructifier durablement et participer à un réel développement de nos communautés.

« *À quelque chose, malheur est bonheur* » aimait à dire Jean Miché Kankan, un humoriste camerounais, et combien il avait raison. En chaque épreuve, il y a toujours une grande part de joie à tirer en trouvant la solution. Face à une Afrique de plus en plus pauvre quarante ans après ses « indépendances » et plus meurtrie que jamais, plusieurs illusions ont vécu ! Notamment celle qui consistait à croire que le développement du continent se concevrait par les africanistes, les « spécialistes » ou autres « bonnes volontés » extérieures et se réaliserait à coups « d'ajustements livrés clés en mains » !

Du plus profond des angoisses individuelles et collectives, les créativités locales frémissent de nouveau tous azimuts. Il paraît enfin évident à tous que la seule issue de survie et de vie du continent africain est dans la reprise en main de son destin par les Africains eux-mêmes d'abord.

Car jusque-là et dans tous les domaines, le développement de l'Afrique échappait complètement aux Africains qui, devenus chroniquement consommateurs sous le raz-de-marée des pressions en tous genres, semblaient s'en être définitivement accommodés. Ainsi, la promotion des arts et cultures en général, et des littératures en particulier, a longtemps dépendu plus des sympathisants et bonnes volontés individuelles ou institutionnelles occidentales que de la société civile ou d'une quelconque politique culturelle des États africains. Les maisons d'édition pour la plupart succursales de maisons occidentales orientaient les lignes éditoriales selon leurs propres modes, éthiques et esthétiques. Il en allait de même des critiques et prix pour promouvoir ces produits ou consacrer leurs auteurs : conçus et réalisés par les africanistes de bonnes volontés et autres sympathisants individuels ou institutionnels désireux surtout « d'aider les Africains ». Certes il faut ici leur rendre hommage, car ces maisons d'éditions et les prix qui ont bien voulu soutenir les littératures africaines de l'époque ont vraiment concouru à leur éclosion et à leur expansion, frayant le chemin qu'elles empruntent plus librement aujourd'hui. D'illustres prix comme le Goncourt ou le Renaudot par exemple ont sporadiquement propulsé *quelques* auteurs, permettant d'élargir un peu plus leur audience tant en Afrique qu'à l'extérieur :

- Prix Renaudot : Yambo Ouologuem, Ahmadou Kourouma, Alain Mabanckou (*entre autres africains*)
- Les Goncourt et Nobel de Littérature : Wolé Soyinka
- Les cinq continents : Alain Mabanckou...

Le « Grand prix Littéraire d'Afrique Noire » : Hampaté Ba, Ahmadou Kourouma, Adé Adiaffi, Maurice Bandaman, Véronique Tadjo entre autres rien qu'en Côte d'Ivoire, sans doute parce que spécialement dédié aux littératures négro africaines, a été beaucoup plus constant et a régulièrement révélé ou confirmé des écrivains et des écritures dont l'originalité et la force ont remis à l'heure les pendules des débats sur l'Afrique et ses littératures

Sans oublier le Prix Noma : Kitia Touré et Werewere-Liking de Côte d'Ivoire entre autres, récompensant les auteurs comme les éditeurs sur l'ensemble du continent.

Mais comme le dit la sagesse populaire « l'aide n'use pas la daba ». C'est-à-dire que celui qui vient pour aider n'est pas tenu de cerner l'ensemble des réels besoins du propriétaire du champ, ni d'épuiser toutes ses attentes ni encore moins de satisfaire totalement la vision formelle de la concrétisation du projet qu'il soutient. Il n'est donc pas étonnant que malgré toute la bonne volonté et

parfois même à cause de son excès peut-être, l'aide puisse parfois sembler contrarier son propre objectif. Dans le cas de figure des littératures africaines, « l'aide » a semblé parfois empreinte de trop de bonne volonté frisant la complaisance. Elle a parfois créé de la suspicion autour de certaines collections pourtant fort intéressantes, les entachant d'une réputation « d'exotisme et de bonne conscience », et faisant même traiter certains prix de « prix des copains ». Certains prix et collections ont même donné l'impression de privilégier les livres qui se moquent un peu des africains, comme si la seule chance pour un Africain de se valoriser aux yeux des élites occidentales étaient de ridiculiser l'Afrique et ses cultures, montrant ou justifiant ainsi la nécessité de continuer à la maintenir sous le boisseau !

Ce flou a eu pour effet plutôt de circonscrire les littératures africaines dans une sorte de « ghetto » au lieu de les promouvoir réellement pour de plus vastes publics, comme souhaité par ces promoteurs de bonne volonté et les Africains eux-mêmes.

Il faut dire à la décharge de ces initiatives, qu'elles pouvaient difficilement atteindre de meilleurs résultats ! Tant elles étaient prises en otage par un contexte néocolonial et une politique de « pré carré » où l'objectif était d'anesthésier complètement les élites émergentes des anciennes colonies et les maintenir le plus longtemps possible encore sous contrôle, ce qui passait forcément par leur renoncement à toute responsabilité dans l'orientation de leur propre développement...

Que l'on me permette de ne pas citer les initiatives dont il est question car le propos ici n'est pas d'indexer tel partenaire de bonne volonté ou telle initiative privée ou institutionnelle et la clouer au pilori pour avoir raté l'objectif visé. Mais juste de dire que toute aide, même provenant de la meilleure bonne volonté peut devenir dangereuse, dès qu'elle précède de trop loin les réels besoins de celui que l'on aide. Elle devient une sorte d'assistantat qui peut facilement devenir asservissante et rater son objectif premier

Dans mon nouveau roman en cours intitulé « L'espionne des ancêtres », je fais reprendre à un personnage ces paroles d'un de mes maîtres :

- « Aider », toujours et encore de l'aide !

C'est le premier piège à savoir détecter et contourner

Vois-tu fils, chacun doit d'abord prendre conscience de ses besoins

Les formuler et essayer d'y subvenir jusqu'à l'épuisement de ses propres moyens

Il y va de sa propre responsabilité envers soi-même et envers les autres

Chacun a besoin de déployer et d'éprouver ses propres forces et capacités

Pour espérer se développer en toute dignité

Ce n'est qu'après qu'on peut demander de l'aide  
En se réservant le privilège de choisir la personne à qui la demander  
« Ajoute-moi, c'est qu'on est amis », affirme la sagesse populaire  
Car quelle aide crois-tu que t'apporterait un ennemi ou un adversaire ?  
Certaines aides, asservissantes et avilissantes coûtent la vie et la liberté  
Or c'est si courant aujourd'hui de s'entendre proposer toutes sortes  
d'aides  
Sais-tu que la hyène proposa à la tortue de l'aider à se débarrasser de  
sa mère  
Sous prétexte qu'elle ralentissait sa marche vers l'évolution ?  
Méfie-toi des aides que tu n'as pas demandées...  
Et en tout cas avant d'accepter, apprête ta valeur de compensation.  
Évalue bien en retour l'attente de celui qui veut t'aider  
Assure-toi que tu disposes bel et bien d'au moins l'équivalent symbolique  
Et que tu es prêt à le libérer en échange  
Méfie-toi d'une aide prétendue gratuite  
Car la gratuité n'existe pas dans la nature de Dieu  
La gratuité est donc une non-valeur !  
N'oublie sous aucun prétexte que tout se paie ici-bas tôt ou tard  
Et que c'est naturel... »

Vous me direz qu'il y a là de quoi perdre rapidement de sa spontanéité, devenir même trop pointilleux et fonctionner à la limite de la méfiance, et que ça pourrait décourager d'autres bonnes volontés, alors que malgré tout, ces initiatives ont beaucoup fait pour les littératures africaines ! Je vous le concède et je vais même plus loin en affirmant avec vous qu'elles feront certainement encore plus et mieux.

Et c'est pourquoi j'ai choisi de vous parler des initiatives locales en Côte d'Ivoire, de cette sorte de bruissement quasi fœtal qui annonce une renaissance en gestation. Je dis que ces initiatives locales sont en gestation compte tenu de leur temps encore trop récent d'existence, de leur inexpérience et des risques de les voir se noyer comme plusieurs autres, avant elles, et qui ont déçu tant d'espairs ces vingt dernières années. En vous en parlant, c'est moi qui demande de l'aide pour elles. Je pars du principe que le mot « aide » sous-tend celui de solidarité et de réciprocité et que de notre côté, le continent participe au mieux-être d'ici sur bien de plans qu'il serait interminable de dénombrer ici. C'est donc bien à l'aise que je demande un soutien à ces initiatives, non pas en ma qualité d'écrivaine, mais surtout d'opérateur culturel sur le terrain des dures réalités d'un pays en crise aigue depuis 1999. Je m'adresse aux nouvelles bonnes volontés qui pourraient, comme le « Premio Grinzane Cavour », se mettant à leur écoute, réaliser alors de bonnes synergies et rendre à leur « aide » sa meilleure efficacité : celle qui satisfait le mieux celui qu'on aide certes, mais

aussi celui qui la porte, contredisant le dicton selon lequel : « la main qui donne est toujours au-dessus de celle qui reçoit ».

Je suis à l'aise pour demander cette aide aux initiatives alternatives de promotion des littératures en Côte d'Ivoire, sachant que là-bas, chacun a déjà déployé pas mal d'efforts à son Niveau, et que pour moi, « la main qui donne » en sauvegardant la dignité des uns et des autres, peut se retrouver ouverte, paume en l'air, pour laisser à celle qui reçoit, la liberté de ne prendre que ce dont elle a besoin, se retrouvant ainsi « au-dessus de celle qui donne »...

Les écrivains par exemple ont fait leur part d'efforts depuis au moins deux décennies : ils n'ont cessé de démultiplier de nouvelles voies d'explorations, tant sur les plans thématiques, éthiques qu'esthétiques, rencontrant la reconnaissance internationale de manière soutenue. Ils ont remporté presque tous les prix les plus importants qui suivent ces littératures : Du prix Fonlon Nichols de l'Université de l'Alberta au Canada au prix Renaudot remporté par Ahmadou Kourouma, en passant par le Grand prix d'Afrique Noire, remporté par au moins plusieurs grandes plumes dont Adé Addiaffi, Maurice Bandama, Véronique Tadjo et j'en oublie sans doute. Le Prix Noma, (un des plus importants financièrement lui aussi remporté trois fois par différents auteurs ivoiriens, dont Kitia Touré, et moi-même, et pour ne citer que ceux-là. Plusieurs auteurs ivoiriens sont reconnus comme « Fers de lances » de l'avant-garde qui a généré la révolution des écritures africaines d'aujourd'hui, en traçant de nouvelles voies thématiques et esthétiques, tant au théâtre que dans le roman, la nouvelle et même la poésie. Même lors du dernier prix des cinq continents, des auteurs de Côte d'Ivoire étaient nommés.

Deuxième maillon de la chaîne, les maisons d'éditions locales de leur côté ont commencé réellement à rendre l'écho à cette lame de fond depuis le milieu des années 90. Et l'on peut réellement affirmer aujourd'hui qu'elles ont progressivement compris les enjeux : d'abord, en revenant au point de départ, c'est-à-dire, en acceptant enfin de revoir la conception des lignes éditoriales, pour tenir prioritairement compte des publics locaux ; ensuite, des publics de plus en plus assoiffés de repères et d'esthétiques authentiques auxquels pouvoir s'identifier. Ce qui explique qu'au pire de la crise en Côte d'Ivoire, plusieurs nouvelles maisons d'édition aient vu le jour. Certaines telles les éditions « Classiques Ivoiriens » de Mr Boiré, dans une synergies avec « les classiques africains », ont développés un créneau oublié : « le livre de recherche » pour les étudiants et chercheurs et elles fonctionnent bien, tant la demande était importante. D'anciens membres des défunctes « Nouvelles Éditions Africaines » comme Mme Dreilly ou Mr Biton Coullibaly (lui-même auteur prolifique) ont créé leurs propres maisons d'éditions et se sont lancées modestement certes mais avec la plus grande détermination dans la publication des genres

habituellement déclarés invendables aux publics comme la poésie, la nouvelle, le théâtre ou la biographie –très en vogue- et qui pourtant trouvent de nouveau des consommateurs. Les imprimeries de « Fraternité Matin » le quotidien national, se sont d'ailleurs mis de la partie et, profitant de leur outil publicitaire d'encarts dans les quotidiens, réussissent à vendre par milliers, aussi bien des essais, biographies, que des nouvelles... De nouvelles synergies se sont imposées pour la survie de grandes structures comme les éditions NEI et CEDA précédemment rivales qui ont dû fusionner pour traverser la bourrasque de la crise, et tout en continuant à compter sur le livre scolaire, courir plus de risques dans la littérature générale. Leurs catalogues témoignent de leurs efforts et les résultats auprès du public sont assez éloquents.

Un troisième maillon de la chaîne, la jeunesse, consommatrice privilégiée, a commencé, elle, à s'organiser en créant de la vie autour de leurs auteurs préférés, pour se motiver davantage non seulement à la lecture, mais aussi à l'écriture de création ou de critique. Des cas précis et leurs actions à signaler : le Fan Club Biton Coulibaly et le Fan Club Adama Dahico. De jeunes lecteurs créent des fan clubs et des activités

- Prix Isaïe Biton Coulibaly
- Promenade sur la lagune pour lire de poésie et des nouvelles
- La Route du livre : Croisière d'un bateau avec débats critiques
- Bulletin distribué aux libraires
- Prix I B C de la nouvelle. Deuxième édition. Site [WWW.fanclub-ibk.com](http://WWW.fanclub-ibk.com)
- Prix junior de la nouvelle pour les jeunes en alternance

Enfin le quatrième maillon de la chaîne, les intellectuels enseignants, journalistes et autres critiques, par petits cercles ont recommencé à animer des « maquis » ou « cafés littéraires » où l'on présente les textes et les auteurs, organisant des lectures et dédicaces, des conférences ou tables rondes critiques. L'objectif avoué étant de consolider ces nouvelles bases de relance culturelle, ne serait-ce qu'à l'état embryonnaire du strict cadre national. Ils font cela à fonds perdus par les organisateurs, mais aux seules fins de faire prioritairement exister une véritable relation entre les créateurs et leurs publics ici et maintenant, remettant d'éventuelles dividendes économiques à plus tard...

Et c'est tout naturellement que des réflexions sur des moyens d'émulation comme la création de prix et de festivals, s'est imposée... Un nouveau besoin de compétitivité sous-tend tout ce mouvement. Ceci se remarque par une profusion de concours, tel le prix Kailcédrat et autres trophées récents dans tous les domaines de créativité intellectuelle, artistique et artisanale.

Aujourd'hui, des institutions sérieuses s'intéressant aux littératures africaines augmentent en quantité et en qualité tel le Prix Grinzane Cavour, comme en



témoigne ce colloque. Mon avis est que ces institutions auraient intérêt à créer des synergies avec ces jeunes institutions africaines, pour participer plus activement à l'Histoire des nouvelles littératures du futur, d'où émergeront les prochains grands lauréats de leurs prix et dont elles auront la fierté d'avoir soutenu les naissances et développements.

Et puis, aujourd'hui encore, quelles chances des écrivains africains édités en Afrique ont-ils de gagner les prix occidentaux les plus prestigieux ? Pratiquement aucune, le jeu du lobbying au détriment des éditions en Afrique à lui seul étant déjà le premier et plus grand handicap... Et quel auteur occidental de bon niveau choisirait-il de publier chez quel éditeur en Afrique pour postuler à quel prix africain parmi ceux naissant dont je vous ai parlé ici ? Non aucun, par la force de choses...

Cependant, cela arrivera forcément, par la persévérance et le sérieux dans le soutien de ces initiatives neuves et dans les sélections de plus en plus rigoureuses, ce qui indiquera que nous sommes dans la bonne direction... Alors celles de vos institutions qui les auront soutenues se féliciteront d'avoir eu le nez creux, en prévoyant que bientôt, le monde allait courir vers l'Afrique et ses cultures et qu'elles se plaçaient parmi les pionniers...

Merci pour votre aimable attention.  
Werewere-Liking Gnepo.